

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre CXXXXII. Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1802

peu. On fouhaiteroit de vous voir mandier votre pain dans les rues de Londres.

Si cette rigueur vous pése, mettez la main sur votre cœur, & demandez-vous à vous-même pourquoi vous l'avez méritée?

Tous les honêtes gens que votre orgueil vous a fait rejeter avec mépris (excepté *M. Solmes*, qui devoit se réjouir néanmoins de vous avoir manquée) se font un triomphe de votre honteuse fuite, & reconnoissent à présent d'où venoient vos refus.

Votre digne *Norton* rougit de vous. Elle mêle ses larmes avec celles de votre Mere, & toutes deux se reprochent la part qu'elles ont eue à votre naissance & à votre éducation.

En un mot vous êtes l'opprobre de tous ceux à qui vous avez appartenu; & plus que de toute autre, celui

d'ARABELLE HARLOVE.

LETTRE CXXXII.

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

Mardi, 25 d'Avril.

Rappelez votre courage; ne vous livrez point à l'abattement; éloignez toutes les idées de désespoir, ma très-chère amie.

T. III. P. II.

E e

L'Etre



L'Être tout-puissant est juste & miséricordieux. Il ne ratifie point de téméraires & inhumaines malédictions. S'il abandonnoit sa vengeance à la malignité, à l'envie, à la fureur des hommes, ces noires passions triompheroient dans les plus mauvais cœurs ; & les Bons, proscrits par l'injustice des Méchans, seroient misérables dans ce monde & dans l'autre.

Cette malédiction montre seulement de quel esprit vos Parens sont animés, & combien leurs fordidés vûes l'emportent sur les sentimens de la nature. C'est uniquement l'effêt de leur rage, & de l'impétueuse confusion qu'ils ont eue de voir avorter leurs desseins ; des desseins qui méritoient d'être étouffés dans leur source : & ce que vous avez à déplorer n'est que leur propre témérité, qui ne manquera point de retomber sur leurs têtes. Dieu tout bon & tout-puissant ne peut confirmer une présomptueuse imprécation, qui s'étend jusqu'à la vie future.

Ei ! Ei ! diront tous ceux qui seront informés de ce débordement de poison : & bien plus, lorsqu'ils sauront que ce qui porte votre famille à ces odieux excès de ressentiment, est son propre ouvrage.

Ma Mere blâme extrêmement cette horrible Lettre. Elle a pitié de vous ; & de son propre

propre mouvement, elle fouhaite que je vous écrive, cette fois seulement, pour vous donner un peu de consolation. Il seroit affreux, dit-elle, qu'un cœur si noble, qui paroît sentir si vivement sa faute, succombât tout-à-fait sous le poids de ses infortunes.

J'admire votre Tante. Quel langage ! Prétend-elle établir deux droits & deux torts ? Soyez persuadée, ma chere, qu'elle sent le mal qu'elle a fait ; & qu'ils se rendent tous la même justice, de quelque maniere qu'ils cherchent à s'excuser. Ils n'entreprendront point comme vous voyez, de justifier leur conduite & leurs vûes par des explications ; ils prétendent seulement qu'ils étoient résolus de se rendre. Mais, dans tout le cours de vos ennuieuses contentions, votre cruelle Tante vous a-t-elle donné le moindre espoir qu'ils fussent disposés à se relâcher ? Je me rappelle à présent, comme vous, ses obscurs avis. Pourquoi, s'il vous plaît, cette obscurité, dans une occasion qui pouvoit être d'un si grand avantage pour vous ? Etoit-il bien difficile à une Tante, qui prétend vous avoir toujours aimée, & qui vous écrit aujourd'hui si librement ce qui n'est propre qu'à vous affliger, de vous apprendre en confidence, par une ligne, par un mot, le prétendu changement de leurs mesures ?

E e 2

Ne



Ne me parlez pas, ma chere, des prétextes auxquels ils ont recours aujourd'hui. Je les régarde comme un aveu tacite de l'infâme traitement qu'ils vous ont fait essuier. Je garderai le secret de votre Tante, ne craignez rien là-dessus. Je ne voudrois pas pour tout au monde que ma Mere en fût informée.

Vous reconnoîtrez à présent que votre unique ressource est de surmonter vos scrupules, & de vous marier à la première occasion. Ne balançons plus, ma chere; il faut vous déterminer sur ce point.

Je veux vous donner un motif qui me régarde moi-même. J'ai résolu, j'ai fait vœu (tendre amie! n'en foyez pas fâchée contre moi) de ne pas penser au mariage aussi long-tems que votre bonheur sera suspendu. Ce vœu est une justice que je rends au mari qui m'est destiné par le Ciel: car, ma chere, n'est-il pas certain que je serai malheureuse si vous l'êtes? & quelle indigne femme ne ferois-je pas nécessairement, pour un homme dont les complaisances n'auroient pas le pouvoir de contre-balancer, dans mon cœur, une affliction qu'il n'auroit pas causée?

A votre place, je communiquerois à *Lovelace* la Lettre de votre abominable Sœur. Je vous le renvoie. Elle ne passera pas la nuit sous le même toit que moi. Ce sera pour

pour vous une occasion de ramener *Lovelace* au sujét qui doit faire à présent votre principale vûe. Qu'il apprenne ce que vous souffrez pour lui. Il est impossible qu'il n'en soit pas touché. Je perdrois le sens & la raison, si cet homme avoit la lâcheté de vous trahir. Avec un mérite si distinguée, vous ne ferez que trop punie de votre faute involontaire, par la nécessité d'être sa femme.

Je ne voudrois pas que vous vous crussiez trop assurée, qu'on ait renoncé au dessein de vous faire enlever. L'expression de cette détestable *Arabelle* me paroît ménagée, pour vous inspirer une fausse sécurité. *Elle croit*, dit-elle, *que ce dessein est abandonné*. Cependant je n'apprens pas de *Miss Lloyd* qu'on ait commencé à le désavouer. Le meilleur parti, lorsque vous serez à Londres, est de vous tenir à couvert, & de faire passer par deux ou trois mains tout ce qui peut vous être adressé. Je ne voudrois pas, pour ma vie, vous voir tomber par quelque surprise entre les mains de ces odieux Tyrans. Moi-même, je me contenterai de vous donner de mes nouvelles par quelque main tierce; & j'en tirerai un avantage, qui fera de pouvoir assurer ma Mere, ou tout autre dans l'occasion, que j'ignore où vous êtes. Ajoutez que ces mesures vous laisseront moins de crainte



pour les suites de leur violence, s'ils tentoient de vous enlever en dépit de *Lovelace*.

Mais je vous prie d'adresser directement toutes vos Lettres à M. *Hickman* ; & même votre réponse à celle-ci. J'ai quelques raisons pour le souhaiter ; sans compter que malgré l'indulgence d'aujourd'hui, ma Mere est toujours obstinée dans sa défense.

Le conseil que je vous donne est d'éloigner de vos idées ce nouveau sujet d'affliction. Je connois quelle impression il peut faire sur vous. Mais ne le permettez pas. Essayez de le réduire à sa vraie valeur. L'oublier est au-dessus de vos forces : Cependant votre esprit peut s'occuper de mille sujets différens ; de ceux qui sont devant vous. Apprenez-moi, sans vous y arrêter trop, ce que *Lovelace* aura pensé de l'abominable Lettre, & de cette diabolique imprécation. Je compte qu'elle amenera naturellement le grand sujet, & que vous n'aurez pas besoin de médiateur.

Allons, ma chere ; que votre courage se réveille. C'est à l'extrémité du mal que le bien recommence. Le bonheur vient souvent d'où l'on attend l'infortune. Cette malédiction même, heureusement ménagée, peut devenir une source de bénédictions pour vous. Mais l'espoir du remède s'évanouit avec le courage. N'accordez pas à

vos

vos cruels ennemis l'avantage de vous faire mourir de chagrin ; car il est clair pour moi que c'est ce qu'ils se proposent à présent.

Quelle petiteffe de vous refuser vos Livres, vos pierreries & votre argent ! Je ne vois que l'argent dont vous ayiez un besoin absolu, puisqu'ils daignent vous accorder vos habits. Je vous envoie, par le Porteur, les mélanges de *Norris* *, où vous trouverez cinquante guinées dans autant de petits papiers. Si vous m'aimez, ne me les renvoyez pas. Il m'en reste à votre service. Ainsi, lorsque vous arriverez à Londres, si votre logement ou la conduite de votre homme vous déplaisent, quittez sur le champ l'un & l'autre.

Je vous conseillerois aussi d'écrire sans délai à M. *Morden*. S'il se dispose à revenir, votre Lettre hâtera son départ ; & vous en serez plus tranquille jusqu'à son arrivée. Mais *Lovelace* est un imbécille, s'il n'obtient pas son bonheur de votre consentement, avant que le retour de votre Cousin rende le sien nécessaire.

Courage encore une fois. Tout s'arrange pour votre bonheur. Ces violences mêmes en font le présage. Supposez que vous foyez moi & que je sois vous (c'est une supposition que vous pouvez faire ; car vos mal-

heurs

* Livre estimé.

heurs font les miens) & donnez-vous à vous-même les consolations que vous me donneriez. J'ai les mêmes idées que vous de la malédiction des Parens : mais distinguons ceux qui ont plus à répondre que leurs Enfants, pour les fautes-mêmes dont leur enportement s'autorise. Pour donner quelque vertu à ces horribles imprécations, les Parens doivent être sans reproche ; & la désobéissance ou l'ingratitude d'un Enfant doit être sans excuse.

Voilà, dans mes humbles idées, le jour sous lequel votre disgrâce doit frapper mes yeux & ceux du Public. Si vous ne laissez pas prendre, sur vous, trop d'empire à la douleur & à la défiance de votre sort, vous fortifierez ce rayon de lumière, & vous l'augmenterez par vos propres réflexions.

ANNE HOWE.

Fin du troisième Tome.

